

PIERRETTE FLEUTIAUX

DESTINY

récit



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Deux femmes. L'une jeune, enceinte, noire, totalement démunie, qui dit s'appeler Destiny. L'autre, Anne, grand-mère depuis peu, blanche, classe moyenne éduquée.

Par hasard, entre ces deux femmes, s'enclenche une relation fragile, chaotique, toujours au bord de se rompre. Les forces contraires sont puissantes.

La jeune Nigériane a fui son pays, traversé les déserts et la mer, subi la menace effrayante de prédateurs de toute espèce.

Anne se heurte à la violence de ce passé, se perd dans les malentendus, vacille parfois. Destiny, elle, même au plus profond de sa misère, est certaine d'avoir un destin.

Substituant les aléas d'une véritable *rencontre* aux généralités du phénomène migratoire, une expérience singulière se raconte ici, qui requiert à tout instant de s'inventer, pour approcher peut-être une humanité partagée.

PIERRETTE FLEUTIAUX

Auteur d'une œuvre littéraire de tout premier plan, Pierrette Fleutiaux a publié de nombreux romans et nouvelles chez Gallimard, avant de rejoindre les éditions Actes Sud en 2001.

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DE LA CHAUVE-SOURIS, roman, Julliard, 1975 ; Folio n° 2445.

HISTOIRE DU GOUFFRE ET DE LA LUNETTE, nouvelles, Julliard, 1976 ;
Babel n° 597.

HISTOIRE DU TABLEAU, roman, Julliard, 1977 ; Folio n° 2447.

LA FORTERESSE, nouvelles, Julliard, 1979.

MÉTAMORPHOSES DE LA REINE, nouvelles, Gallimard, 1985, Goncourt
de la nouvelle ; Folio n° 2183.

NOUS SOMMES ÉTERNELS, roman, Gallimard, 1990, prix Femina ; Folio
n° 2413.

SAUVÉE !, nouvelles, Gallimard, 1993 ; Folio n° 2719.

ALLONS-NOUS ÊTRE HEUREUX ?, roman, Gallimard, 1994 ; Folio
n° 2890.

L'EXPÉDITION, roman, Gallimard, 1999 ; Folio n° 3405.

DES PHRASES COURTES, MA CHÉRIE, roman, Actes Sud, 2001, prix des
Bibliothécaires ; Babel n° 583.

LES AMANTS IMPARFAITS, roman, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 787.

LES ÉTOILES À L'ENVERS. NEW YORK PHOTOROMAN (avec J. S. Cartier),
Actes Sud, 2006.

L'OS D'AUROCHS, nouvelles, éditions du Chemin de Fer, 2007.

LA SAISON DE MON CONTENTEMENT, récit, Actes Sud, 2008.

BONJOUR, ANNE. CHRONIQUE D'UNE AMITIÉ, récit, Actes Sud, 2010.

LOLI LE TEMPS VENU, récit, Odile Jacob, 2013.

Pour la jeunesse :

MON FRÈRE AU DEGRÉ X, L'École des loisirs, 1995.

TRINI FAIT DES VAGUES, Folio Junior n° 807, 1997.

LA MAISON DES VOYAGES (avec Alain Wagner), Gallimard Jeunesse,
1998 ; film La 5^e et le CRDP.

LE CHEVAL FLAMME, Calmann-Lévy / Réunion des musées nationaux,
1998.

TRINI À L'ÎLE DE PÂQUES, Folio Junior n° 1009, 1999.

Illustration de couverture : DR

“Lettres italiennes”
série dirigée par Marguerite Pozzoli

Titre original :
Lisario o il piacere infinito delle donne
© Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milan, 2014

© ACTES SUD, 2016
ISBN 978-2-330-06345-0

PIERRETTE FLEUTIAUX

Destiny

récit

ACTES SUD

Alors qu'elle marchait d'un pas rapide dans un couloir du métro, elle aperçoit une femme appuyée contre le mur.

Elle : Anne D., de retour d'une virée d'achats pour la naissance prochaine de sa petite-fille. Elle est encombrée de sacs, sa tête est pleine de l'événement à venir, elle a hâte d'arriver chez elle et de se reposer. Ou de préparer le dîner, ou de lire ou de regarder la télévision. Nous sommes à Paris, deuxième décennie du vingt et unième siècle.

La femme appuyée contre le mur est jeune, noire, enceinte, et semble en souffrance. Emportée par son pas, Anne la dépasse, puis s'arrête, revient en arrière. La jeune femme ne parle pas français. En anglais, Anne obtient quelques mots. "*You OK ?*" "*Yes, yes.*" "*Everything OK ?*" "*Yes, thank you, thank you.*" Non, non, elle n'est pas malade, elle va bien, merci, merci. Plusieurs femmes sont autour à présent, la crainte générale est que l'inconnue ne soit sur le point d'accoucher, certaines veulent appeler le Samu, SOS médecins, les pompiers. Anne réussit à comprendre que justement elle se rend à l'hôpital.

Lequel ? L'hôpital T. C'est sur son chemin, elle s'offre à l'accompagner. Une autre jeune femme se propose, l'hôpital est aussi sur son chemin. Moi, je parle anglais, dit Anne. Moi pas du tout, dit l'autre jeune femme. Il vaut mieux que ce soit moi alors. Vous êtes sûre ? Oui, oui, merci de toute façon.

Anne prend le bras de la future mère, l'aide à descendre les escaliers. Elle a le sentiment que la femme n'a pas besoin de son aide. Son bras est ferme, une force émane de ce bras, il lui fait l'effet d'un tronc d'arbre, d'une racine épaisse. Elle bouscule quelques personnes pour lui faire atteindre le seul siège disponible dans la rame. Les gens ne se fâchent pas, s'écartent passivement. La jeune femme est maintenant assise, le visage tourné vers la fenêtre, sans expression. Elle ne le détourne pas une seule fois. Anne est debout, les mains sur la barre centrale, pressée de part et d'autre par la foule. Elle regarde sa protégée.

Peur qu'elle ne se trouve mal ? Peut-être. Mais il y a autre chose. Anne ne voulait pas que l'autre jeune femme, celle qui proposait son aide mais ne parlait pas anglais, s'occupe de l'inconnue. L'inconnue lui appartenait. Ou elle lui appartenait. Comme si quelqu'un avait dit : "Vous vous appartenez, elle et toi."

Un ordre sans guère de sens, auquel on est de toute évidence libre d'obéir ou pas, auquel pour cette raison justement on obéit.

Sous la voûte du couloir de métro, dans la rame bondée du métro, il y avait autre chose encore. Un relent de prédation. La prédatrice : elle, l'autre ? Non, juste de la prédation en suspension dans l'air.

Les deux marchent maintenant ensemble sur l'avenue menant à l'hôpital, une jeune femme noire, enceinte, pas trop en forme, et Anne, qui vient d'effectuer ses achats pour la naissance prochaine de sa première petite-fille.

Pendant ce trajet sur l'avenue et dans les longs couloirs et cours intérieures de l'hôpital, différentes choses s'apprennent concernant la première. Elle revient du tribunal où elle s'est rendue à cause de ses enfants, elle a déjà deux enfants de quatre et deux ans, placés en foyer, le tribunal a dit qu'elle les récupérerait lorsqu'elle aurait un lieu à elle. Elle est originaire d'un pays de l'Afrique de l'Ouest. Là-bas, une femme lui a proposé de venir en Europe, à Palerme, pour faire de la coiffure. Sur place, elle a découvert qu'il ne s'agissait pas de cela. Elle s'est sauvée, a mendié, dormi dans la rue, a pris un train pour Paris. Les Italiens sont racistes, dit-elle. Elle ne veut pas retourner en Italie. Elle est en France depuis quatre mois. Son mari est français. Il a voulu qu'elle garde l'enfant, l'enfant à naître. Il est en Suisse, elle a son numéro de téléphone.

Voilà à peu près le premier récit de sa vie, le premier des divers récits de sa vie qu'Anne entendra. Elle ne l'a pas interrompue, n'a pas posé de questions, ou très peu. À chaque élément nouveau qui apparaît dans le récit, des voix en elle réclament la prudence. Une multitude habite Anne. Il y a des paranoïaques, des timides, et certaines juste respectueuses d'autrui. Rien de vraiment nouveau dans cette multiplicité intérieure, toujours à discipliner. Des voix du dehors sont là aussi, nombreuses, faisant masse.

Leur rumeur, obsédante.

La migration est un sujet qui fâche, et de plus en plus, semble-t-il.

Les éléments de vie que livre la jeune femme arrivent à travers le tissu troué d'une langue, l'anglais, qui est pour Anne une langue étrangère certes, mais étudiée et pratiquée dans les meilleures conditions, et, pour cette femme, une langue à peine enseignée et pratiquée avec des gens qui ne la parlent pas très bien sans doute.

Ce peut être aussi du pidgin-english de son pays.
C'est ce que croit comprendre Anne.

Ce tissu de la langue, cet anglais fragmentaire et incertain, Anne a l'impression d'avoir à le tordre, le presser, après chaque phrase, pour en exprimer le jus de quelques renseignements solides.

Il fait beau, la femme marche vite en dépit de son gros ventre. Anne, elle, commence à être fatiguée.

Ce qui la fatigue, c'est l'effort qu'elle fournit pour saisir dans le discours de l'autre les quelques mots qui peuvent faire sens et permettre de maintenir une conversation entre elles. Sa fatigue, c'est l'effort pour comprendre cette inconnue, et d'autres choses plus obscures.

Et son âge aussi.

La femme, elle, a vingt-sept ans.

Dans l'une des cours – cet hôpital semble en compter un grand nombre – elle demande : *“Do you believe in God ?”* Comme ça, tout à trac : croyez-vous en Dieu ?

Prise de court, Anne répond “Non !” ou peut-être “Ah non !” Avec véhémence, en tout cas. Et soudain quelque chose se desserre. Les deux femmes

qui marchent côte à côte et viennent à peine de se rencontrer partent d'un grand éclat de rire. Ce rire se mêle pour Anne au reflet brillant de la croix que l'autre porte au cou, au bleu intense du ciel, à l'éclat incroyablement blanc de ses dents.

C'est bien la première fois depuis des années que quelqu'un lui pose une telle question. Il faudrait remonter à l'enfance, ou à l'adolescence, pour trouver souvenir d'interrogations aussi abruptement fondamentales.

La voilà étendue dans le champ près de la ferme de ses grands-parents, les yeux tournés vers le ciel, sommant Dieu de lui faire un signe. Sept, huit ans ? Le ciel était plein d'événements, lapins ou chevaux apparaissant dans les nuages, nuages glissant sur du bleu de peinture, oiseaux filant en flèches, le sol aussi était plein d'événements, une fourmi sur un brin d'herbe, un petit caillou qui grattait le dos, on entendait les appels du chien, des meuglements lointains, la brise dans les feuillages des tilleuls, tout cela beaucoup plus intéressant qu'un Dieu qui ne prend pas la peine de répondre à une petite fille.

"Do you believe in God ?" Une remarque déplacée, dont il faut se prémunir en se précipitant dans la dénégation "Ah non !" Et aussitôt le sentiment du ridicule, et la crainte d'avoir manqué de tact.

Mais non. À la place, une rigolade, sans rime ni raison, surgie de nulle part.

C'est ainsi que les choses semblent devoir se passer désormais pour Anne et cette femme : elles avancent côte à côte, comme sur un tapis roulant de couleur neutre, leurs têtes dans le neutre, l'avant et l'après de leur rencontre dans le neutre, mais avec, dans le paysage alentour, des choses ou événements tout à

fait colorés. Ainsi de cet éclat joyeux, qui s'est produit comme en dehors d'elles, sans qu'il y ait à lui donner un sens.

Ce rire est tombé comme un maillon doré entre elles deux et les a reliées.

Elle est chrétienne, dit-elle. Dans son pays, il y a des conflits, "*They attack us, they kill us*". Sa voix devient stridente, transportant Anne en instantané sur une place de village, dans une rue décrépite de faubourg, au milieu d'un marché, il y a du sang, des éclairs de métal, des femmes hurlent, "ils nous attaquent, ils nous tuent"...

Revenue chez elle, Anne fera une recherche sur Internet, oui, il y a des conflits sanglants dans le pays de cette femme, entre musulmans et chrétiens. Était-ce à cela qu'elle faisait allusion ?

Ce pays, c'est le Nigeria. Elle n'en est pas absolument sûre, d'ailleurs. Le Nigeria. Ou le Niger ?

Enfin voici le pavillon, l'étage, la chambre. Anne promet de venir la voir le lendemain.

Elle n'a pas pensé à lui demander son nom.

3

Il arrivera que ce récit se bloque.

Voiles affalées, pas un souffle d'air. Ou à l'inverse – mais le résultat est semblable – repoussé par des vents contraires. Et même, les deux à la fois. Ce qui est le cas assez souvent.

Les vacances, par exemple. Anne part au bord de la mer avec sa famille, elle est de ceux, sur cette planète

malmenée, qui peuvent voyager pour le plaisir, le délassement. Beaucoup de tâches de dernière minute à terminer, boucler les affaires en cours, acheter ceci et cela, faire ses valises, faire celles des enfants.

Tout cela – le plaisir, les achats, l'affairement – ne va pas avec l'histoire qui se raconte dans ces pages. Ce qui étonne Anne, c'est que ce départ en vacances, avec son mari, avec de jeunes enfants, choyés, gâtés, potelés et joyeux, prenne si facilement l'ascendant sur la sombre histoire de cette femme, de ses deux gamins placés en foyer, de sa situation pitoyable.

Anne n'a plus de temps disponible pour son inconnue, et peu d'élan pour en trouver. Stase possible du récit, donc.

Mais il y a pire : les vents contraires. Par exemple l'arrêté d'expulsion que la jeune femme a montré il y a quelques jours. Nous sommes là deux ans après leur première rencontre. C'est une feuille de papier qu'elle a sortie de son sac, et qui ne semble pas lui brûler les doigts. À Anne, si. Cette indifférence apparente que manifeste la jeune femme, c'est sans doute parce que la notification d'expulsion est rédigée en français, qu'elle ne peut donc pas la lire, la relire, la honnir. Elle ne peut pas se pénétrer de chacun de ses termes odieux, en éprouver la morsure, sentir les phrases prendre sa vie en tenaille, sa vie et celle de ses enfants. Non, ce n'est qu'un papier, et d'ailleurs on lui a dit – Anne ne comprendra pas tout de suite qui a fait cette extraordinaire déclaration – on lui a dit de ne pas s'inquiéter, qu'elle ne serait pas expulsée. On lui a dit, si elle se trouvait en difficulté, de *les* appeler. "*Here is their number*", a-t-elle dit, en dépliant devant Anne une enveloppe déchirée sur laquelle il y a effectivement un numéro de

téléphone portable, un prénom. Ce nouveau développement contrarie le récit.

La feuille portant l'avis d'expulsion est comme gonflée d'un vent puissant qui rabat Anne – grande claque – vers ce moment dans le couloir du métro où, deux ans avant, elle a croisé une jeune femme noire enceinte qui s'appuyait contre le mur, et qui lui était encore totalement inconnue et indifférente.

Sur une branche parallèle du temps, Anne ne se retourne pas, ne revient pas sur ses pas, elle poursuit son chemin.

Car à quoi bon revenir vers cette personne, lui prendre le bras, l'accompagner, si elle n'aura rien pu pour la secourir, en définitive.

Pour que ce récit avance, il faut qu'Anne puisse compter sur un vent vif, le vent d'un dénouement joyeux.

4

Elle n'a encore besoin d'aucun encouragement, pourtant, le lendemain du premier jour de leur rencontre. Elle a promis de rendre visite à la femme dans sa chambre de l'hôpital, elle le fera.

Il serait facile d'oublier cette promesse. La promesse porte l'estampille d'un certain jour, d'une humeur, d'un concours de menues circonstances, entre-temps la planète a fait sa petite révolution devant le Soleil, le Soleil a replié ses jupes à l'horizon, puis est revenu se montrer pleine face, Anne n'est tenue à rien, sans doute est-ce pour cela qu'elle

se retrouve à chercher une chambre dans la partie ancienne de l'hôpital, maternité ou gynécologie, à quel étage elle ne le sait plus.

“Quel nom ?” Justement, Anne ne sait pas le nom. L'employée fronce les sourcils. Elle ne semble pas comprendre qu'Anne accomplit une œuvre, qu'il faudrait montrer du respect pour cette œuvre, faire preuve d'empressement, manifester un soutien, sourire au moins.

Anne pense son affaire exceptionnelle. L'employée, elle, a autre chose à faire qu'à écouter des explications embrouillées.

Quatrième étage, dans la partie du vieil hôpital pas encore rénové. Service de gynécologie. Mais oui, Anne reconnaît les lieux, elle est déjà venue, elle aussi, dans ce service précisément. Pour quelle raison, elle l'a oublié. C'était sans gravité. Elle l'a oublié parce que, dans son pays, ce pays – la France –, il est possible de faire soigner des maux sans gravité.

Elle trouve le numéro de la chambre, ou plutôt elle découvre son inconnue devant la chambre, habillée de pied en cap, un sac en plastique à la main, un air sombre et dépit sur le visage. “*They're throwing me out*”, dit-elle. Qu'a-t-elle donc fait pour qu'on la mette dehors ? Anne interroge quelqu'un dans un bureau. Mme B. n'a rien fait, lui explique-t-on, on ne la met pas dehors, elle a été soignée, elle va mieux, il n'y a aucune raison de la garder en hospitalisation. Mais la jeune femme est en colère.

Soudain un éclair de compréhension traverse Anne. C'est tout simple : elle avait un havre, et voici qu'elle en est arrachée. Pour la énième fois sans doute, elle se fait mettre à la porte, on la rejette.

Il y a maintenant des procédures à suivre. Aller voir l'assistante sociale. Couloir. Attente. Petite pièce.

Un très jeune homme est assis, en train de donner le biberon à un bébé minuscule. Il regarde Anne, Anne le regarde. Une image archaïque flotte un instant dans l'espace, mystérieuse, et s'évapore. L'assistante sociale sort un trousseau de clés, ouvre un placard. Le placard est empli de petits vêtements de laine, roses, bleus, jaune pâle. Layette, couches. Neufs ou donnés ? Anne aperçoit quantité de petits chaussons.

Quand elle était élève de sixième ou cinquième, on enseignait à tricoter des chaussons de bébé, il fallait faire des "trous-trous" à l'endroit de la cheville, pour y passer un ruban. Passer le ruban dans les trous-trous marquait la fin du travail, un accomplissement. Moment de fierté pour les fillettes. Les chaussons étaient par la suite donnés aux familles dans le besoin.

Placard refermé. Porte refermée sur le souvenir. Une autre assistante sociale arrive, qui rédige une ordonnance, indique où se trouve la pharmacie de l'hôpital. Anne remercie et se dirige vers la porte. Coup d'œil vers le jeune homme au bébé. Conviction qu'il est le père, un tout jeune père en grand besoin de soutien. Et de réconfort. À bercer, lui aussi, comme son enfant.

À cause des travaux, le trajet est compliqué. Les deux femmes montent un escalier étroit et sombre, palier, aucune indication. Elles redescendent, après hésitation poussent une porte anonyme. Un vaste espace très clair s'ouvre à leurs yeux, peuplé de tout un personnel hospitalier en blouse blanche. Tables, bar, machine à café, un univers Playmobil. Nul ne semble les voir, "*Not here*", dit-elle, "Pas ici", dit Anne, elles referment la porte.

L'escalier à nouveau. Une bifurcation, et soudain un panneau en carton qui pend de travers : "PHARMACIE". Une personne regarde l'ordonnance,

disparaît, revient avec les boîtes de médicaments, explique à Anne, qui explique à Destiny (oui, elle connaît son nom désormais). Destiny hoche la tête, enfourne le paquet dans son sac. Quoi maintenant ? Les papiers de sortie.

Destiny sait où il faut aller. Elle a les papiers requis et elle a son passeport. Anne est secrètement étonnée, et soulagée aussi, de constater ceci : la jeune femme sait se repérer dans cet hôpital au plan momentanément tarabiscoté, elle sait ce qu'il faut faire. Elle est débrouillarde.

Que s'imaginait donc Anne ? Qu'elle avait affaire à une gamine ignorante à prendre par la main et guider ! Ne sait-elle pas que celle-ci a des années de tourments derrière elle, des années d'enfer ? Oui, elle le sait, mais non, elle ne le sait pas vraiment.

Il n'y a rien, dans la vie d'Anne, qui puisse lui servir de point de comparaison, qui puisse lui servir à comprendre vraiment, de l'intérieur, la vie de cette femme.

5

Le bureau des sorties se trouve dans le grand hall vitré qui donne directement sur l'avenue. Cette avenue, c'est la sienne, celle qu'elle parcourt chaque jour, pour descendre jusqu'au métro, pour faire ses courses, ou prendre le bus. Une centaine de mètres, et elle est chez elle. Une idée lui vient.

Aller chez elle chercher quelques affaires. Pour cette femme, pour Destiny.

La laisser partir, comme ça, sans rien, paraît d'une cruauté étrange, insupportable.

Ne pas la laisser partir.

Destiny veut bien attendre dans le hall.

Anne marche vite, le cœur lui bat fort. Chez elle, elle ouvre des placards. Que faut-il ? Une veste, un sac à main pour les papiers à garder sur soi, une écharpe car il fait frais, un parapluie, un jean, elle constate qu'elle possède tout cela en double, en triple pour certains articles, rien de neuf, mais peu ou pas porté, en bon état et propre.

En double, en triple. Des vêtements, des sacs à main. Peu ou pas portés. Société de consommation, ça saute aux yeux, là tout de suite.

Placard des grands-parents, et des arrière-grands-parents, il y a nombre d'années. Deux ou trois vêtements pour chacun, suspendus pas serrés, gris ou noirs, odeur de naphthaline, odeur de renfermé.

Ici, cintres tassés les uns contre les autres, étagères qui débordent. Des choses dont elle n'a pas eu besoin, qu'elle n'a pas eu l'énergie de trier, de jeter, de donner ailleurs. Qui ne se sont pas manifestées de façon suffisamment impérieuse pour qu'on s'occupe d'elles. Qui semblent avoir attendu sagement pour cette occasion exacte. Si on veut bien se laisser aller à ce genre de pensée.

Pensées dérivantes, magie.

Anne redescend aussi vite que possible, les vêtements en vrac dans les bras. Destiny (oui, c'est vraiment son nom, Anne commence à s'y habituer), Destiny ne pourra pas porter tout cela dans les transports en commun, même dans un grand sac en plastique. Anne entre au Monoprix, son Monoprix habituel. Souvenir d'y avoir vu des caddies à